

## Platon *Théétète* 263a- 264d

L'ÉTRANGER. Un discours, quand il est, doit nécessairement être dit de quelque chose, et il serait impossible qu'il ne le fût de rien. THÉÉTÈTE. Soit. L'ÉTRANGER. Il faut aussi que ce discours ait telle ou telle qualité. THÉÉTÈTE. Assurément. L'ÉTRANGER. Prenons-nous nous-mêmes pour exemples. THÉÉTÈTE. Volontiers. L'ÉTRANGER Je vais te proposer un discours dans lequel j'unirai un sujet à une action par l'emploi d'un nom et d'un verbe, et tu me diras de quoi ce discours aura parlé. [263a] THÉÉTÈTE. Je le veux bien, autant qu'il me sera possible. L'ÉTRANGER. Théétète est assis; voilà, j'espère, un discours qui n'est pas long. THÉÉTÈTE; Non, il est d'une longueur fort modérée. L'ÉTRANGER. C'est à toi de me dire sur quoi et de quoi parle ce discours. THÉÉTÈTE. Il est clair que c'est sur moi et de moi. L'ÉTRANGER. Et maintenant cet autre discours? THÉÉTÈTE. Lequel? L'ÉTRANGER. Théétète, avec lequel je m'entretiens, vole. THÉÉTÈTE. Tout le monde reconnaît que c'est aussi sur moi et de moi qu'il parle. L'ÉTRANGER. Et chaque discours, avons-nous dit, doit nécessairement avoir telle ou telle qualité. [263b] THÉÉTÈTE. Oui. L'ÉTRANGER. Et quelle est la qualité de chacun de ces deux discours? THÉÉTÈTE. C'est sans doute que l'un est vrai et l'autre faux. L'ÉTRANGER. Et le vrai dit ce qui est, comme étant, sur ton compte. THÉÉTÈTE. Précisément. L'ÉTRANGER. Le faux dit autre chose que ce qui est. THÉÉTÈTE. Oui. L'ÉTRANGER. Il dit comme étant ce qui n'est pas. THÉÉTÈTE A peu près. L'ÉTRANGER. C'est-à-dire ce qui est autre que ce qui est sur ton compte. Car nous avons dit qu'il y a pour chaque chose beaucoup d'être et beaucoup de non-être. THÉÉTÈTE. Sans doute. [263c] L'ÉTRANGER. Quant au second discours que j'ai prononcé sur ton compte, d'abord, d'après les éléments que nous avons trouvés dans la définition du discours, il est impossible qu'il y en ait un plus bref.

THÉÉTÈTE. Nous en sommes tombés d'accord. L'ÉTRANGER. Ensuite il parlait de quelque chose. THÉÉTÈTE. Oui, certes. L'ÉTRANGER. Et si ce n'est de toi, ce n'est assurément de personne. THÉÉTÈTE. Sans contredit. L'ÉTRANGER. Mais si ce n'était de rien, ce ne serait pas un discours; car nous ayons établi comme impossible que ce qui est un discours ne soit dit de rien. THÉÉTÈTE. Cela est parfaitement juste. [263d] L'ÉTRANGER. Mais ce qui est autre par rapport à toi, affirmé de toi comme étant te même, ce qui n'est pas affirmé de toi comme étant, un pareil assemblage de noms et de verbes a tout l'air d'être réellement et véritablement un discours faux. THÉÉTÈTE. Rien de plus vrai. L'ÉTRANGER. Que dire de la pensée, de l'opinion et de l'imagination? N'est-il pas maintenant évident que toutes ces choses nous viennent dans l'esprit tantôt vraies, tantôt fausses? THÉÉTÈTE. Comment? L'ÉTRANGER. C'est ce que tu comprendras plus aisément quand tu auras commencé par observer ce que sont ces diverses choses, [263e] et en quoi elles diffèrent les unes des autres. THÉÉTÈTE. Voyons, apprends-le-moi L'ÉTRANGER. Je dis donc que pensée et discours c'est la même chose, avec cette seule différence que le dialogue intérieur de l'âme avec elle-même, et sans la voix, s'appelle pensée. THÉÉTÈTE. A merveille. L'ÉTRANGER. Tandis que ce qui vient de la pensée par la bouche, avec des sons articulés, s'appelle discours. THÉÉTÈTE. Fort bien. L'ÉTRANGER. De plus, il y a quelque chose que nous savons être contenu dans le discours. THÉÉTÈTE. Quoi? L'ÉTRANGER. L'affirmation et la négation. THÉÉTÈTE. Oui. [264a] L'ÉTRANGER. Et quand cela se fait en silence dans l'âme par la pensée, n'est-ce pas opinion qu'il faut l'appeler ? THÉÉTÈTE. Assurément.

L'ÉTRANGER. Quand, au contraire, cet état de l'âme n'est pas l'ouvrage de la pensée, mais de la sensation, comment le qualifier justement d'un autre nom que de celui d'imagination? THÉÉTÈTE. D'aucun autre. L'ÉTRANGER. Par conséquent, puisque nous ayons admis un discours vrai et faux, puisque ensuite nous avons trouvé que la pensée est comme le dialogue de l'âme avec elle-même, [264d] l'opinion, le terme auquel aboutit la pensée, enfin l'imagination un mélange de sensation et d'opinion, il en résulte que toutes ces diverses choses étant en quelque sorte de la même famille que le discours, doivent quelquefois pouvoir, être fausses. THÉÉTÈTE. Cela est certain. L'ÉTRANGER. Tu vois donc bien que le faux, dans l'opinion et dans le discours, n'a pas été aussi difficile à trouver que nous l'imaginions quand nous appréhendions d'avoir fait, en nous mettant à sa recherche, une entreprise que nous ne pourrions mettre à fin. THÉÉTÈTE. Je le vois.

## Saint Augustin, *De magistro*

### *Chapitre III. Est-il possible de rien montrer sans employer de signe?*

*Ad.* Je m'étonne que tu ignores, ou plutôt que tu fasses semblant d'ignorer qu'il est absolument impossible de faire dans une réponse ce que tu désires. En effet, nous conversons, et dans une conversation on ne peut répondre qu'avec des paroles. Or tu me demandes des choses, et des choses, quelles qu'elles soient, ne sont point certainement des paroles; de plus tu me les demandes toi-même avec des paroles. Interroge d'abord sans paroles et je te répondrai de même.— *Aug.* Tu es dans ton droit, je l'avoue. Cependant si je cherchais ce que signifient ces trois syllabes, *muraille*, ne pourrais-tu pas, sans, employer de paroles, me montrer du doigt et me faire voir la chose dont ce mot est l'expression? — *Ad.* Cela se peut, je l'accorde, mais seulement quand il: s'agit des noms qui désignent les corps, et que ces corps sont présents.

*Aug.* Disons-nous que la couleur soit un corps? N'est-elle pas plutôt une qualité corporelle?— *Ad.* C'est vrai.— *Aug.* Pourquoi donc peut-on aussi la montrer du doigt? Joindras-tu aux corps les qualités corporelles et diras-tu, qu'on peut également, sans parler, les désigner lorsqu'elles sont présentes? — *Ad.* J'entendais, par corps tout ce qui est corporel, c'est-à-dire tout ce qui est sensible dans les corps. — *Aug.* Examine toutefois si tu n'as pas encore ici quelques exceptions à faire.

*Ad.* Ta réflexion vient à propos; je ne devais pas dire : tout ce qui est corporel, mais tout ce qui est visible. Je l'avoue en effet son, l'odeur, la saveur, la pesanteur, la chaleur et ce qui tombe sous les autres sens, ne peuvent être perçus que par les corps, et c'est;ce: qui les fait appeler des accidents corporels ; mais on ne peut les montrer du doigt. — *Aug.* N'as-tu jamais vu des hommes converser par .gestes avec des sourds, et les mêmes sourds, également par gestes, questionner ou répondre, enseigner ou montrer soit tout, soit presque tout ce, qu'ils veulent? N'est-ce pas une preuve que l'on peut, sans parler, montrer non-seulement les objets visibles, mais encore les sons, les saveurs et autres choses semblables? Ainsi, sur le théâtre, des (188) histrions exposent et développent, sans parler et en gesticulant, des drames tout entiers. — *Ad.* Je n'ai qu'une remarque à t'opposer c'est que l'histrion en gesticulant n'est pas plus capable que moi de t'expliquer sans parler ce que signifie la préposition *ex*.

6. *Aug.* Tu dis peut-être vrai. Supposons toutefois qu'il le puisse : quel que soit le geste auquel il aura recours pour me montrer la signification de ce mot, tu ne doutes pas, vraisemblablement, que ce geste sera encore un signe, non la chose elle-même? Lui donc aussi expliquera, non pas un mot par un mot, mais un signe par un autre signe. Le monosyllabe *ex* et le geste auront alors la même signification, et c'est cette signification que je demande à voir autrement que par des signes. — *Ad.* De grâce, comment peut-elle se montrer ainsi ?

**Nicolas de Cues (1401-1464) *De pace fidei*** *Le Verbe (puis Pierre et Paul) s'entretient avec un Grec, un Italien, un Arabe, un Indien, un Chaldéen, un Scythe, un Français, un Persan, un Syrien, un Espagnol, un Allemand, un Tartare, un Arménien, un Bohémien, un Anglais.*

« Nous prions toutefois d'être instruits sur la manière dont pourrait être établie par nous l'unité des religions. Car une nation se laissera difficilement persuader par nous d'accepter une autre foi que celle qu'elle a défendue jusqu'ici, même au prix de son sang.

Le Verbe répondit : « Non une autre foi mais la même et la seule, que vous trouverez présupposée partout ! Vous tous ici présents, eux qui parlent votre langue vous appellent sages ou du moins philosophes, c'est-à-dire amis de la sagesse.

En effet dit le grec.

Si donc vous aimez la sagesse, ne considérez vous pas comme présupposée l'existence de la Sagesse elle-même ?

Tout s'exclamèrent d'une seule voix, que personne ne doutait qu'elle existât.

Le Verbe ajouta : « il ne peut y avoir qu'une sagesse. Et même s'il pouvait y en avoir plusieurs, toutes proviendraient nécessairement d'une seule, car l'unité précède la multiplicité. »

**Jean-Louis Chrétien *L'arche de la Parole* P.U.F. Collection Epiméthée 1998**

### **Chapitre I L'inouï**

La première hospitalité n'est autre que l'écoute. C'est celle que corps et âme nous pouvons donner jusque dans la rue et sur le bord des routes, quand nous n'aurions à proposer ni toit, ni feu, ni couvert. Et c'est à tout instant qu'elle peut aussi être donnée. De toutes les autres hospitalités elle forme la condition, car amer est le pain qu'on mange sans que la parole ait été partagée, durs et lourds d'insomnie sont les lits où l'on se couche sans que notre fatigue ait été accueillie et respectée. Et l'ultime hospitalité, celle du Seigneur, ne sera-t-elle pas de tomber, vertigineusement, dans l'écoute lumineuse du Verbe, l'écoutant pour parler, parlant pour l'écouter? L'écoute est grosse d'éternité.

La fraîche ampleur de cette hospitalité lui vient de son humilité. Première elle est certes, mais nul ne l'a inaugurée. Aucun homme n'a commencé d'écouter. Nous ne pouvons l'offrir que pour y avoir toujours déjà été reçus. Elle fait corps avec la transmission même de la parole. Pour parler, il faut que je puisse m'entendre, mais pour m'entendre, il faut qu'on m'ait, de façon prévenante, c'est-à-dire en me devançant, en venant au-devant de moi, entendu et parlé. Nous avons été écoutés avant même que de parler. Entre nos oreilles et notre voix, il y a toujours déjà d'autres voix et d'autres écoutes. L'hospitalité de l'écoute a donc quelque chose de banal, au sens où l'on parlait autrefois d'un four banal, c'est-à-dire de commun. C'est dans un espace commun, mieux, c'est dans ce qui fonde toute communauté possible que nous accueillons l'autre. Dans l'écoute véritable, je tiens lieu de tout autre homme, et aussi bien nul n'ignore qu'il n'y a pas d'attention sans une sorte d'effacement.

**Lucien de Samosate (120-180) *Dialogue des morts* Traduction d'Eugène Talbot (1857) Alexandre et Philippe**

**Philippe**

Maintenant, Alexandre, tu ne peux plus dire que tu n'es pas mon fils ; car tu ne serais pas mort, si tu avais été celui d'Ammon.

**Alexandre**

Je savais bien, mon père, que j'étais le fils de Philippe, fils d'Amyntas, mais j'acceptais l'oracle, le croyant utile à mes desseins.

**Philippe**

Comment dis-tu ? Tu croyais utile de te laisser duper par les prophètes ?

**Alexandre**

Je ne dis pas cela. Mais les barbares avaient peur de moi ; aucun d'eux ne me résistait, croyant avoir affaire à un dieu et je n'eus pas de peine à les vaincre.

**Philippe**

Et quels hommes as-tu vaincus avec lesquels on peut se mesurer, toi qui n'as jamais lutté qu'avec des lâches, toujours prêts à jeter leurs arcs, leurs javelots et leurs boucliers d'osier ? C'était autre chose de soumettre les Grecs, les Béotiens, les Phocéens, les Athéniens ! Culbuter l'infanterie des Arcadiens, la cavalerie thessalienne, les Eléens habiles à lancer le javelot, les fantassins de Mantinée, les Thraces, les Illyriens, les Péoniens : voilà de grands exploits. Mais les Mèdes, les Perses, les Chaldéens, race brillante d'or et efféminée ; ne sais-tu pas qu'avant toi les dix mille conduits par Cléarque les ont battus, sans qu'ils aient même attendu les traits des Grecs pour prendre la fuite ?

**Alexandre**

Cependant les Scythes, mon père, et les éléphants indiens, ce ne sont pas ennemis à dédaigner ; et pourtant je les ai vaincus, sans semer entre eux la discorde, sans acheter la victoire par des trahisons. Jamais je n'ai fait de faux serments, trahi la foi jurée, commis la moindre perfidie pour être vainqueur. J'ai soumis une partie de la Grèce sans verser de sang ; mais pour Thèbes, vous savez, sans doute, comment je m'en suis vengé.

**Philippe**

Je sais tout cela ; Clitus me l'a appris, lui que tu as tué d'un coup de lance au milieu d'un festin, parce qu'il avait l'audace de louer mes exploits comparés aux tiens. Mais il paraît que tu as mis de côté la chlamyde macédonienne pour te revêtir de la robe persique, coiffé ta tête d'une tiare droite et voulu te faire adorer par les Macédoniens, qui sont des hommes libres ; qu'enfin, ce qui est le comble du ridicule, tu as adopté les mœurs des vaincus. Je ne parle pas ici de tes autres prouesses, comme de renfermer avec des lions des hommes distingués par leur sagesse, de contracter de singuliers mariages, et d'aimer Héphestion d'une tendresse excessive. Il n'y a qu'un trait que j'aie approuvé en l'apprenant, c'est que tu as respecté la femme de Darius, qui était belle, et que tu as pris soin de la mère et des filles de ton ennemi ; c'est agir en roi.

**Alexandre**

Et cette ardeur, mon père, qui me faisait braver le danger, vous ne la louez pas, ni ce courage à franchir le premier le mur des Oxydraques, à sauter dans la ville, et à recevoir tant de blessures ?

**Philippe**

Non, je n'approuve pas cela, Alexandre. Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois glorieux à un roi d'être blessé et d'affronter le danger pour son armée ; mais ici une pareille conduite ne te rapportait rien. L'idée que tu étais un dieu, si une fois tu étais blessé et porté aux yeux de tous hors du combat, tout couvert de sang et gémissant de tes blessures, eût donné matière à rire aux spectateurs. Ammon était convaincu de charlatanisme et d'imposture, et ses prophètes d'adulation. Le moyen, en effet, de ne pas rire, en voyant le fils de Jupiter tombant en syncope et implorant le secours des médecins ? Car, aujourd'hui que tu es mort, crois-tu qu'une foule de gens ne raillent pas amèrement cette comédie, en voyant le fils d'un dieu étendu dans le cercueil, déjà livré à la pourriture et enflé comme tous les autres cadavres ? D'ailleurs, Alexandre, cette prétendue utilité de l'oracle, qui te facilitait, disais-tu, la victoire, t'a ravi en grande partie la gloire de tes exploits ; tous paraissaient moindres, venant d'un dieu.

**Alexandre**

Ce n'est pas là ce que les hommes pensent de moi ; au contraire, ils me mettent en parallèle avec Hercule et Bacchus ; et, malgré tout, je suis le seul qui ait pris la Roche Aornos, dont aucun des deux n'a pu s'emparer.

**Philippe**

Tu le vois, tu parles encore comme si tu étais le fils d'Ammon, tu te compares à Hercule et à Bacchus ! N'auras-tu donc jamais de honte, Alexandre ? ne te déferas-tu pas de cette vanité ? ne te connaîtras-tu jamais toi-même, et ne comprendras-tu pas enfin que tu es mort ?

## **Fénelon (1651-1715), *Dialogue des morts***

### **Alexandre et Diogène**

**Diogène** Ne vois-je pas Alexandre parmi les morts !

**Alexandre** Tu ne te trompes pas, Diogène.

**Diogène** Hé, comment ! les dieux meurent-ils ?

**Alexandre** Non pas les dieux, mais les hommes mortels par leur nature.

**Diogène** Mais crois-tu n'être qu'un simple homme !

**Alexandre** Hé ! pourrais-je avoir un autre sentiment de moi-même ?

**Diogène** Tu es bien modeste après ta mort. Rien n'aurait manqué à ta gloire, Alexandre, si tu l'avais été autant pendant ta vie.

**Alexandre** En quoi donc me suis-je si fort oublié ?

**Diogène** Tu le demandes, toi qui, non content d'être fils d'un grand roi qui s'était rendu maître de la Grèce entière, prétendais venir de Jupiter ? On te faisait la cour, en te disant qu'un serpent s'était approché d'Olympias. Tu aimais mieux avoir ce monstre pour père, parce que cela flattait davantage ta vanité, que d'être descendu de plusieurs rois de Macédoine, parce que tu ne trouvais rien dans cette naissance au-dessus de l'humanité. Ne souffrais-tu pas les basses et honteuses flatteries de la prêtresse de Jupiter-Ammon ? Elle répondit que tu blasphémais en supposant que ton père pouvait avoir des meurtriers ; tu sus profiter de ses salutaires avis, et tu évitas avec un grand soin de tomber dans la suite dans de pareilles impiétés. O homme trop faible pour supporter les talents que tu avais reçus du Ciel !

**Alexandre** Crois-tu, Diogène, que j'aie été assez insensé pour ajouter foi à toutes ces fables ?

**Diogène** Pourquoi donc les autorisais-tu ?

**Alexandre** C'est qu'elles m'autorisaient moi-même. Je les méprisais, et je m'en servais parce qu'elles me donnaient un pouvoir absolu sur les hommes. Ceux qui auraient peu considéré le fils de Philippe tremblaient devant le fils de Jupiter. Les peuples ont besoin d'être trompés : la vérité est faible auprès d'eux ; le mensonge est tout-puissant sur leur esprit. La seule réponse de la prêtresse, dont tu parles avec dérision, a plus avancé mes conquêtes que mon courage et toutes les ressources de mon esprit. Il faut connaître les hommes, se proportionner à eux, et les mener par les voies par lesquelles ils sont capables de marcher.

**Diogène** Les hommes du caractère que tu dépeins sont dignes de mépris, comme l'erreur à laquelle ils sont livrés ; et pour être estimé de ces hommes si vils, tu as eu recours au mensonge, qui t'a rendu plus indigne qu'eux.

**Georges Bernanos, *Dialogues des carmélites*,**

éditions du Seuil, collection points, deuxième tableau, scène i, p.29/31

La prieure : qui vous pousse au carmel?

Blanche : votre révérence m'ordonne-t-elle de parler tout à fait franchement?

La prieure : oui.

Blanche : hé bien, l'attrait d'une vie héroïque.

La prieure : l'attrait d'une vie héroïque, ou celui d'une certaine manière de vivre qui vous paraît – bien à tort – rendre l'héroïsme plus facile, le mettre pour ainsi dire à portée de main?...

Blanche : ma révérende mère, pardonnez-moi, je n'ai jamais fait de tels calculs.

La prieure : les plus dangereux de nos calculs sont ceux que nous appelons des illusions...

Blanche : je puis avoir des illusions. Je ne demanderais pas mieux qu'on m'en dépouille.

La prieure : qu'on vous en dépouille... (Elle appuie sur les trois mots.) Il faudra vous charger seule de ce soin, ma fille. Chacune ici a déjà trop à faire de ses propres illusions. N'allez pas vous imaginer que le premier devoir de notre état soit de nous venir en aide les unes aux autres, afin de nous rendre plus agréables au divin maître, comme ces jeunes personnes qui échangent leur poudre et leur rouge avant de paraître pour le bal. Notre affaire est de prier, comme l'affaire d'une lampe est d'éclairer. Il ne viendrait à l'idée de personne d'allumer une lampe pour en éclairer une autre. "Chacun pour soi", telle est la loi du monde, et la nôtre lui ressemble un peu : "Chacun pour dieu!" pauvre petite! Vous avez rêvé de cette maison comme un enfant craintif, que viennent de mettre au lit les servantes, rêve dans sa chambre obscure à la salle commune, à sa lumière, à sa chaleur. Vous ne savez rien de la solitude où une véritable religieuse est exposée à vivre et à mourir. Car on compte un certain nombre de vraies religieuses, mais bien davantage de médiocres et d'insipides. Allez, allez! Ici comme ailleurs, le mal reste le mal, et pour être faite d'innocents laitages, une crème corrompue ne doit pas moins soulever le coeur qu'une viande avancée...oh! mon enfant, il n'est pas selon l'esprit du carmel de s'attendrir, mais je suis vieille et malade, me voilà très près de ma fin, je puis bien m'attendrir sur vous... de grandes épreuves vous attendent, ma fille...

Blanche : qu'importe, si Dieu me donne la force. (silence)

La prieure : ce qu'il veut éprouver en vous n'est pas votre force, mais votre faiblesse... (silence) ... les scandales que donne le monde ont ceci de bon qu'ils révoltent les âmes comme la vôtre. Ceux que vous trouverez ici vous décevront. A tout prendre, ma fille, l'état d'une religieuse médiocre me paraît plus déplorable que celui d'un brigand. Le brigand peut se convertir, et ce sera pour lui comme une seconde naissance. La religieuse médiocre, elle, n'a plus à naître, elle est née, elle a manqué sa naissance, et sauf un miracle, elle restera toujours un avorton.

Blanche : oh! ma mère, je ne voudrais voir ici que le bien...

La prieure : qui s'aveugle volontairement sur le prochain, sous prétexte de charité, ne fait souvent rien autre chose que de briser le miroir afin de ne pas se voir dedans. L'infirmité de notre nature veut que ce soit d'abord en autrui que nous découvriions nos propres misères. Prenez garde de vous laisser gagner par je ne sais quelle bienveillance naïve qui amollit le coeur et fausse l'esprit. (silence) Ma fille, les bons gens se demandent à quoi nous servons, et après tout ils sont bien excusables de se le demander. Nous croyons leur apporter, grâce à nos austérités, la preuve qu'on peut parfaitement se passer de bien des choses qu'ils jugent indispensables. Mais pour que l'exemple fût efficace, il faudrait encore, après tout, qu'ils fussent sûrs que ces choses nous étaiions aussi indispensables qu'à eux-mêmes... non, ma fille, nous ne sommes pas une entreprise de mortification, ou des conservatoires de vertus, nous sommes des maisons de prière, la prière justifie seule notre existence, qui ne croit pas à la prière ne peut nous tenir que pour des imposteurs ou des parasites. Si nous le disions plus franchement aux impies, nous nous ferions mieux comprendre. Ne sont-ils pas forcés de reconnaître que la croyance en Dieu est un fait universel? N'est-ce pas une contradiction bien étrange que les hommes puissent tous ensemble croire en Dieu, et le prier si peu et si mal ? Ils ne lui font guère que l'honneur de le craindre. Si la croyance en Dieu est universelle, ne faut-il pas qu'il en soit autant de la prière ? hé bien, ma fille, Dieu a voulu qu'il en soit ainsi, non pas en faisant d'elle, aux dépens de notre liberté, un besoin aussi impérieux que la faim ou la soif, mais en permettant que nous puissions prier les uns à la place des autres . Ainsi chaque prière, fusse-t-elle celle d'un petit pâtre qui garde ses bêtes, c'est la prière du genre humain.